

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60897

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

tions sur la vertu et les valeurs qui lui sont liées (nature, sensibilité, honneur, sagesse, éducation, devoir, etc.), avec un maximum d'intensité et de fréquence dans les années 1770, au moment de l'enthousiasme sensible à la fois décrit et critiqué par Goethe dans »Werther«; 3°) les inscriptions de nature directement politique, principalement autour d'une aspiration générale à la liberté: hostilité au despotisme et à la noblesse, mépris pour les valets des princes, revendication de la liberté sous toutes ses formes, patriotisme et, bien sûr, présence massive, tout au long des années 1790, du modèle révolutionnaire français, de ses idéaux, de ses mots d'ordre, voire de son calendrier. C'est dans ce chapitre que se manifeste le plus nettement une des thèses principales de Steinhilber: la revendication de la liberté, même si elle atteint son point culminant dans les années 1790, s'exprime en Allemagne, à travers les inscriptions étudiantes, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les deux derniers chapitres apportent encore une moisson d'informations très suggestives. Tout d'abord sur les auteurs les plus volontiers cités dans les inscriptions étudiantes; parmi les classiques de l'Antiquité: Horace (bonheur, sagesse), largement en tête, puis Cicéron (la vertu, l'amitié) et Sénèque; parmi les modernes: loin devant tous les autres, Wieland (polyvalent) et plus encore Schiller, beaucoup plus directement politique (antidespotisme et liberté dès avant 1789), mais aussi Gellert (vertu et sagesse), Haller (modestie), Klopstock (liberté), Edward Young (vertu), Hölty (joie de vivre), Hagedorn, Ewald von Kleist, dans l'ordre décroissant des occurrences. Mais aussi sur les différences entre les facultés (les étudiants en théologie sont plus tournés vers la religion, on s'en serait douté, ceux en médecine vers la vérité, ceux en droit s'exprimant contre le despotisme) comme entre les régions (au Nord: Helmstedt et Göttingen, au Centre: Halle, Leipzig et Iéna et au Sud: Erlangen, Altdorf et Tübingen), une radicalisation particulière se manifestant dans les années 1790 à Tübingen, le centre universitaire le plus proche de la France.

Le volume s'achève sur une très sérieuse bibliographie, signalant en particulier tous les registres consultés, avec leur localisation, mais aussi quantité d'ouvrages récents et utiles, en allemand mais aussi en français. Au total, un livre stimulant dans son érudition, même si l'on peut faire quelques réserves, en particulier sur la présentation comme une quasi-découverte de la présence de l'antidespotisme ou de la revendication de la liberté individuelle et politique dans des textes du XVIII<sup>e</sup> siècle bien antérieurs à 1789. Mais la présence de ces idées dans les inscriptions étudiantes, ici démontrée, demeure, elle, tout à fait significative.

Lucien CALVIÉ, Grenoble

Matthias BEERMANN, *Zeitung zwischen Profit und Politik. Der »Courier du Bas-Rhin« (1767–1810). Eine Fallstudie zur politischen Tagespublizistik im Europa des späten 18. Jahrhunderts*, Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 1995, XII–589 S. (Deutsch-französische Kulturbibliothek, 4).

Cette »dissertation« de l'Université de Fribourg-en-Brisgau (1994), dirigée par Ernst Schulz, sur la presse de langue française en Allemagne au 18<sup>e</sup> siècle montre que les pionniers de l'Université de Sarrebruck (J. Schlobach) ou de feu l'Académie des Sciences de la R. D. A. à Berlin (M. Fontius/R. Geissler) ont suscité des émules de la qualité de M. Beer-mann. On s'étonnera néanmoins d'entrée de jeu – et pour ne plus y revenir – que tous les travaux consacrés depuis vingt ans au »Courier du Bas-Rhin« par les chercheurs français et polonais – inventaire des archives de Clèves, de Paris et de Varsovie, notices du »Dictionnaire des journalistes« (1976) et de ses suppléments IV et V (1985, 1987), notice synthétique du »Dictionnaire des journaux« (dix colonnes in -4°, avec bibliographie, 1991), articles divers et communications à des colloques internationaux du regretté Jerzy Lojek et de l'auteur de ces lignes – aient été »oubliés« dans la bibliographie, même s'ils apparaissent discrètement en notes et que les documents qu'ils révélaient fassent une apparition remarquée

dans le travail de M. Beermann, excellent lecteur plus que parfait bibliographe. S'il remercie de leur aide dans son préambule J. Popkin et l'équipe de Lyon (P. Rétat et Cl. Labrosse), il a la timidité de ne pas les citer dans cette bibliographie étrangement limitée. En revanche, il a mis la main sur des documents originaux, dans les archives allemandes et hollandaises en particulier.

Pour le reste, M. Beermann rédige une monographie excellente de près de 600 pages sur l'une des grandes gazettes françaises des Lumières née à Clèves en 1767, aux marches occidentales du royaume de Prusse, protégée et contrôlée politiquement par Berlin, mais assez libre de déraisonner sur le reste. Elle est l'œuvre d'un ancien disciple de saint Ignace passé par l'atelier de Marc-Michel Rey à Amsterdam où la lecture d'Holbach lui fut assez profitable, comme l'a montré R. Mortier à propos du « Militaire philosophe ». Jean Manzon, d'origine piémontaise devenu bon Prussien, est au centre d'un réseau d'informateurs qui va des rédacteurs des « papiers anglais » aux nouvellistes à la main parisiens de la mouvance Doublet-Bachaumont en passant par la désinformation que lui fournissent obligeamment les bureaux de Berlin, voire des correspondants royaux comme Frédéric ou Stanislas-Auguste, roi de Pologne par la grâce de Catherine. M. Beermann démêle avec beaucoup de finesse l'écheveau compliqué de ces correspondants de presse actifs sur la scène européenne. Il marque aussi les rapports et les différences avec les autres gazettes allemandes de langue française, souvent plus timorées que le journal de Clèves. Une étude de la présentation des nouvelles dans l'économie des livraisons, une juste appréciation du « lectorat » selon des méthodes quantitatives prudentes et l'analyse technique de la fabrication de la gazette amènent des pages originales et solides. M. Beermann procède avec une sage lenteur, érudite, un peu au ras des documents: les mœurs singulières des journalistes du temps si éloignées des mœurs universitaires lui échappent parfois dans leur complexe jeu de la vérité qui n'est pas à un mensonge près. Il faut souvent décrypter le langage de cette sincérité à facettes multiples et y voir de bien misérables ambitions. Contrairement à ce que pense l'auteur, la censure n'est pas un « filtre » entre le journaliste et le public: le gazetier joue volontiers le rôle du filtre, et l'on voit même Manzon proposer à ses correspondants de l'administration prussienne des versions différentes de ses feuilles selon la destination de celles-ci et faire passer cyniquement pour une contrefaçon frauduleuse la livraison ainsi corrigée (p. 305)!

Seule gazette de langue française publiée dans les Etats prussiens qui ait réussi à se maintenir et à prospérer relativement durant les trente dernières années de l'Ancien Régime et au-delà, le « Courier du Bas-Rhin » fut évidemment victime de la sollicitude de Potsdam, d'autant que Manzon ne mettait aucune mauvaise volonté à se plier à ses recommandations. Si quelques étapes de la gazette ont déjà bénéficié de l'attention spéciale des chercheurs – guerre d'indépendance américaine, « partages » de la Pologne, « révolutions » de Hollande ou de Liège –, l'auteur étudie les positions du journal à l'égard de l'essentiel des Etats du Nord et du Centre de l'Europe, territoire de chasse privilégié de la gazette et de ses commanditaires. Mais les années de la Révolution française, où le journal semble de moins en moins autonome par rapport à la politique prussienne et dont Manzon n'est plus, sans doute, le principal rédacteur, bénéficient ici d'une analyse particulièrement attentive: les diatribes contre la Révolution parisienne de la part d'un intellectuel que l'on aurait rangé sans hésiter dans les années 1770 parmi les radicaux des Lumières ne s'expliquent pas seulement par le statut de journal « privilégié » prussien qu'a sa feuille; l'auteur montre, au contraire, que Berlin, soucieux de ne pas donner à la France de sujet de s'occuper des marches occidentales du royaume de Prusse presse plutôt Manzon de se modérer. M. Beermann interprète le maximalisme anti-révolutionnaire de Manzon par la recherche d'un nouveau lectorat francophone, celui des émigrés résidant dans l'ouest de l'Allemagne, qui remplacerait la clientèle française maintenant inaccessible et les abonnés de Hollande menacés de devenir français de gré ou de force: espoir déçu si l'on en juge par la décrue constante des abonnements à partir de 1793 (700 en 1795 dont de nombreux abonnés institutionnels à Berlin ...).

A la mort de Manzoni – «en vrai philosophe chrétien» (!), selon son fils Ludwig –, ce dernier accompagna la gazette à partir de mars 1798 vers sa propre disparition. Les dernières années du «Courrier du Bas-Rhin» étaient spécialement mal connues: rareté des collections conservées, mouvements militaires et bouleversements politiques dans la région rhénane ... M. Beermann suit le journal de Clèves, à Wesel, et parfois retour, selon les succès militaires des uns ou des autres. Interdit en France jusqu'à la fin de 1801, le journal apprend à vivre – difficilement – avec l'ombre consulaire, avant d'être impériale, qui s'étend sur l'Europe. La défaite prussienne dans la Troisième Coalition (1806) marque la fin du journal à Wesel. Installé provisoirement à Dusseldorf sous le regard soupçonneux de la police française, il mourut sans gloire, faute de lecteurs, en 1810. Ainsi s'achevait la carrière d'une des gazettes internationales les plus brillantes de l'âge des Lumières: elle en avait quelques qualités – un style de journalisme offensif et neuf – et nombre de ses défauts – la collusion avec les pouvoirs, des idées plus séduisantes que solides dont on changeait sans la moindre hésitation selon les modes et ce ton de prédicateur inspiré que le journalisme du temps prend avant d'en inonder les assemblées révolutionnaires. On aurait apprécié un historique clair de la gazette – surtout pour la période finale – et un état des collections qui complèteraient la notice du «Dictionnaire des journaux». M. Beermann, qui nous épargne la lecture d'une bibliographie convenable, nous fait grâce aussi d'un index, ce qui donnera à l'amateur le plaisir de le relire pour y retrouver tel personnage ou telle référence que ces instruments paresseux livreraient avec trop de facilité.

François MOUREAU, Paris

Otto DANN, Norbert OELLERS, Ernst OSTERKAMP, Schiller als Historiker, Stuttgart (J. B. Metzler) 1995, VI-341 p.

Si les études sur l'historiographie, les théories et la philosophie allemandes de l'histoire se sont multipliées au cours des dernières années, conduisant à une réévaluation de l'abondante historiographie des Lumières que nul spécialiste ne considère plus aujourd'hui comme un prélude maladroit à l'historisme, les recherches résolument interdisciplinaires manquent encore cruellement. Sont ainsi gravement négligés les auteurs et penseurs dont l'œuvre (ou une partie de l'œuvre) relève, dans notre découpage universitaire, de plusieurs disciplines. Tel est le cas de Schiller historien, victime également d'avoir été pris au sérieux par Nietzsche, mais non par Ranke, Droysen et Treitschke. Ni les historiens, ni les spécialistes de philosophie de l'histoire n'ont sérieusement examiné ses travaux historiographiques, ni *a fortiori* ses drames historiques, abandonnés aux «littéraires». Même ses biographes ont partiellement négligé les années 1787-92, durant lesquelles il s'est détourné des belles-lettres pour se consacrer presque exclusivement aux études historiques. Ces lacunes de la recherche ne nuisent pas seulement à la connaissance de l'œuvre proprement historiographique de Schiller: elles interdisent aussi de poser correctement la question de la relation entre les textes de l'historien et ceux de l'auteur dramatique, une question d'autant plus centrale pourtant que la quasi-totalité des pièces empruntent leur sujet à l'histoire et que Schiller est passé à deux reprises d'une écriture historique à l'autre, du drame à l'essai, puis de l'essai au drame.

Le présent ouvrage, réalisé sous la direction d'un historien (O. DANN), d'un germaniste (N. OELLERS) et d'un comparatiste (E. OSTERKAMP), avec la collaboration de spécialistes de philosophie de l'histoire, est la première étude de grande ampleur cherchant à aborder, dans leur totalité et leur cohérence, les différents textes de Schiller ayant une relation avec l'histoire. Il réunit dix-huit articles répartis en trois «masses» à peu près égales orientées chacune autour d'un thème central, non point trop strictement défini (les parties n'ont pas de titre) pour ne pas rompre la perspective transdisciplinaire et thématiquement pluridirectionnelle